mercredi 2

... MARDI 1er NOVEMBRE 1904

LA CROIX DE ROUBAIX-TOURCOING

5 CENTIMES — 91, Grande-Rue, 91 — 25, Rue des Ursulines — 5 CENTIMES

Bureaux — LILLE, 15, RUE D'ANGLETERRE, 15, LILLE. — TÉLÉPHONE : 672 (POUR PARIS : 5, rue Bayard, 5)

LA JOURNÉE

Le général André, espérant sauver son portefeuille et échapper à l'indignation générale soulevée contre lui, a fait dire qu'il a brûlé les fiches de la délation et sacrifié deux délateurs : le capitaine Mollin et le commandant Pasquier. Mais sa complicité est trop indubitable pour qu'il dégage aussi facilement sa responsabilité.

×

Une étude comparative des deux projets sur la séparation des Eglises et de l'Etat montre que le projet de M. Combes a aggravé celui de la Commission de la manière la plus hypocrite et la plus dangereuse.

×

Nous publions le texte de la circulaire de M. Combes adressée aux évêques au sujet des Sulpiciens.

×

Les débats de l'affaire Dautriche qui continuent aujourd'hui devant le deuxième Conseil de guerre de Paris tournent de plus en plus à l'avantage des quatre officiers inculpés.

L'expert-comptable M. Flory a été pris en flagrant délit d'inexactitude.

×

LA GUERRE. — L'incident de Hull est terminé. Il résulte des échanges de télégrammes entre Londres et Saint-Pétersbourg que la Russie désire la solution rapide de la question des indemnités qu'elle est toute prête à payer.

En attendant, l'amiral Rodjestvensky reste à Vigo, d'où il a envoyé trois de ses officiers à Saint-Pétersbourg via Paris.

21 vaisseaux russes sont à Tanger. Une flottille de torpilleurs russes longe la côte africaine.

Les journaux anglais sont beaucoup plus calmes. Ils disent tous que le gouvernement russe a l'intention de régler rapidement toute l'affaire.

En Mandchourie, il n'y a encore que des escarmouches. Mais de nombreux indices permettent de croire qu'un nouveau choc terrible est prochain.

Le comte Lamsdorff, ministre des Affaires étrangères de Russie, et sir Charles Hardinge, ambassadeur d'Angleterre, ont eu hier un entretien au sujet de l'incident de la mer du Nord.

×

ETRANGER. — Il y a eu samedi soir, et jusqu'à une heure très avancée de la nuit, une séance des plus orageuses aux Cortès espagnoles à propos de la demande de poursuites contre certains députés républicains. — Le président a été menacé d'un coup de canne et presque atteint. Tous les objets qui étaient sur son bureau ont été jetés à terre. Un député a abattu à coups de canne le crucifix qui était au-dessus du fauteuil du président. D'autres députés se sont jetés des encriers à la tête.

M. Maura est décidé à lire le décret de suspension des séances et à soumettre la question au roi.

Alphonse XIII lui a renouvelé toute sa confiance.

— Les élections américaines se font vendredi 4 novembre. Le calme est général. L'élection de M. Roosevelt est considérée comme certaine.

Une mère douloureuse

(Conte pour le jour des morts)

— Non, je ne prierai plus !... Il a été trop méchant pour moi, ce bon Dieu dont on me parlait dans le temps, au catéchisme, puisqu'il a laissé mourir mon pauvre petit Félix, mon fils, mon enfant, qui était ma seule raison de supporter cette gueuse de vie..... Dire que pendant sa maladie, j'ai essayé de me rappeler toutes les mômeries qu'on m'a apprises autrefois, quand j'allais chez les Sœurs..... La scarlatine me l'a tué tout de même, mon Félix, et tout à l'heure, on l'a mis dans le trou, au Champ de Navets..... Mon cher petit garçon, il n'avait que quatre ans, et il était déjà si caressant, si gentil..... Comme il me sautait au cou, comme il disait bien : « Ah ! voilà maman ! », quand je venais le chercher, tous les soirs, à l'école maternelle..... Mort, il est mort !..... Est-ce qu'on peut croire qu'il existe, le bon Dieu, après ces horreurs-là ?..... Tant pis ! Ils ont peut-être raison, dans le faubourg, ceux qui crient : « A bas la calotte !..... » L'ai-je assez supplié, pourtant, ce fameux bon Dieu, auprès du berceau de mon pauvre gosse, pendant que je tenais sa main brûlante de fièvre..... Mais c'est bien fini, je ne prierai plus..... Non, plus jamais !..... plus jamais !

La malheureuse mère, à qui la douleur arrachait ces paroles affreuses, parlait tout haut, bien qu'elle fût seule dans sa chambre.

Elle revenait du lointain cimetière de Bagneux, où elle était allée, seulement accompagnée d'une voisine, pauvre ouvrière comme elle, et de la concierge de la maison, en marchant derrière les deux croque-morts qui portaient sur un brancard le petit cercueil enveloppé d'un drap blanc. Le bas de sa jupe noire et ses chaussures étaient encore souillés par la boue de la fosse commune, et elle venait de jeter son méchant chapeau de deuil sur le lit de fer que cotoyait encore le berceau du petit mort.

Le [illegible] logis [illegible] deux [illegible], il n'y avait là, comme meubles, qu'une vieille commode d'acajou, quatre chaises de paille, une table boiteuse qu'encombrait un blanc fouillis de lingerie — l'ouvrage fait ou à faire — et, bien entendu, la machine à coudre.

C'était au sixième étage d'une énorme maison, encrassée de misère, grouillante de travail. A travers les rideaux de l'unique fenêtre, on apercevait un confus amas de toits, de cheminées, et un morceau de ciel d'hiver, sale et brumeux, dans lequel un massif tuyau d'usine, tout proche, répandait l'épais et noir bouillonnement de sa fumée.

Comme la nuit tombait, la femme qui était là alluma sa lampe à pétrole, essuya d'un brusque revers de main ses yeux pleins de larmes et s'installa près de la table, le pied sur la pédale de sa machine ; car, pour gagner son pain, la lingère devait travailler treize ou quatorze heures par jour, et les misérables, même dans leurs jours de pire chagrin, n'ont pas le droit d'interrompre leur labeur.

Cependant, après avoir placé l'étoffe sous l'aiguille mécanique, l'infortunée promena son regard autour d'elle. Elle reconnut, parmi les nippes accrochées à la muraille, les vêtements de l'enfant mort, vit, dans un coin de la chambre, un cheval de bois [illegible] naguère amusé et elle murmura avec un profond sanglot :

— Mon pauvre petit !

La vie avait été très dure pour Rosalie Vidal. Fille unique d'un pauvre ménage, elle devenait orpheline à 19 ans et restait seule au monde. Adroite et courageuse, assez jolie, foncièrement honnête, elle eût pu être heureuse, si elle avait épousé un brave garçon, laborieux comme elle. Mais non, à vingt-deux ans, elle se maria, — comme on se marie dans le faubourg parisien, par le hasard d'une rencontre ou d'un voisinage — avec un drôle, soi-disant électricien, mais surtout brailllard de comités et de réunions politiques, qui l'éblouit par de belles phrases. Cet incorrigible fainéant, cet orateur infatigable devant les comptoirs de zinc, se dit ouvrier — ou à peu près — par sa femme, la maltraita de toutes les façons, la frappa même, et, fatigué d'elle enfin, mit en pratique l'union libre en abandonnant la malheureuse ou — pour employer l'ignoble, mais si énergique expression de l'argot — en la « plaquant » avec un petit garçon nouveau-né.

« Plaquer » ? Oui, le mot fait frémir. Comme il exprime bien l'horrible détresse d'une pauvre femme jetée violemment à terre comme un objet de rebut et s'y écrasant dans la fange ! On sait trop, hélas ! que cette monstrueuse action n'est pas très rare dans la populace des grandes villes.

Rosalie fut donc « plaquée » par son infâme mari, mais la maternité la sauva des dangers de la misère et de l'abandon. Ayant perdu, d'ailleurs, quoique encore jeune, toute trace de beauté, travaillant nuit et jour, s'épuisant de fatigue, mais avec une sorte d'heureuse ivresse, — car c'était pour son enfant, — elle fut mère exclusivement, éperdument.

Tous ses malheurs étaient effacés de sa mémoire. Il lui semblait maintenant avoir vécu que depuis la naissance de son fils. Le jour où il avait balbutié « maman » pour la première fois, le jour où il avait fait deux ou trois pas en chancelant, étaient pour elle des dates radieuses. Elle passait des minutes de délices à le contempler, à l'admirer. Comme il était, à ses yeux, le plus beau des enfants, il en serait certainement le plus intelligent et le meilleur. D'abord, elle se tuerait à la besogne — et avec quelle joie ! — pour le bien élever, pour en faire un honnête homme.

Pendant quatre années, Rosalie, logée dans ce taudis, s'imposant mille privations pour que son Félix ne manquât de rien, Rosalie toujours travaillant, toujours inclinée sur sa machine, mais tout près de son enfant bien-aimé, vécut dans cette atmosphère enchantée par le rêve et par l'espoir, que connaissent toutes les bonnes mères.

Aussi, quand le petit Félix tomba malade, elle fut bouleversée de terreur. Oh ! tout de suite, elle pria. Oui, elle pria, cette femme qui se souvenait à peine des prières de son enfance, et qui, dans le milieu où elle avait vécu, ayant eu pour mari un mangeur de curés, ne songeait jamais à la religion. Elle pria comme elle put, instinctivement, mais avec des larmes, et de tout son cœur, de toutes ses forces. L'enfant était mort quand même !

A présent, elle était là, toute seule, dans cette chambre hideuse, devant ce berceau vide, entendant toujours retentir dans son cerveau le bruit des premières pelletées de terre sur le petit cercueil. Elle se disait que sa prière n'avait pas sauvé son enfant, que Dieu ne l'avait pas écoutée, n'avait pas eu pitié d'elle et elle l'insultait et le niait en même temps, avec cette absurde colère des désespérés, qui est, hélas ! vieille comme le monde.

Cependant Rosalie, accablée, écrasée par sa douleur, ne parvenait pas à se remettre au travail, et ses regards errants s'arrêtèrent alors sur une image de piété que, pendant la maladie du petit Félix, une vieille voisine avait épinglée sur le papier de tenture, près du moribond ; une image de quelques sous, grossièrement enluminée et qui représentait la Vierge Marie portant sur ses bras et présentant, pour ainsi dire, avec un geste de tendresse et de fierté, son enfant divin.

Chose singulière ! Devant cette image, aucun nouveau blasphème ne surgit dans la pensée de la mère en deuil. Elle éprouva plutôt un sentiment d'envie.

— Elle est moins malheureuse que moi, celle-là ; elle a son enfant, songea Rosalie. Mais pourquoi donc a-t-elle l'air de me le présenter, de me l'offrir ?..... Je n'en veux pas. Ce n'est pas le mien, il n'existe plus..... Ah ! malheur ! Dire que j'étais triomphante comme elle, quand je portais mon petit garçon !.....

Dans son enfance, la pauvre Rosalie était allée au catéchisme, avait fait sa première communion. De lointains souvenirs lui revinrent. [illegible] la bonne Vierge, après [illegible] avec ce fond d'équité naïve qui est dans l'âme du peuple. Oui, je me rappelle..... Elle l'a perdu, son fils, elle aussi, quand il était devenu un homme, et si bon !..... Des méchants l'ont accusé, trahi, condamné injustement et cloué sur une croix par les mains et par les pieds..... Elle doit être vraie, tout de même, la belle histoire — si triste ! — que nous racontait le vicaire. Je me souviens maintenant d'autres images — des tableaux, des statues — où on la voit, la pauvre bonne Vierge, embrassant la croix et pleurant, et d'autres encore où le cadavre de son fils est couché sur ses genoux..... Me voilà désolée pour toute ma vie, mais elle a souffert plus que n'importe qui, celle-là..... Faut être juste.....

Quel bienfait que les premiers enseignements chrétiens, que cette semence de consolation qui, tôt ou tard, finit par pousser de nouveau et fleurir sous la rosée des larmes ! Comme une brise de mer, le soir, sur une côte brûlée par le soleil, voilà qu'un souffle d'Evangile rafraîchissait cette âme desséchée par la douleur !

— Oui, rêvait la pauvre femme, c'était beau, c'était bien beau, ce que disait le vicaire. Ce fils mort que la Sainte Vierge a tant pleuré, il a ressuscité parce qu'il était le bon Dieu, et il a assuré que nous ressusciterons tous et qu'alors ceux qui se sont aimés se retrouveront, et pour toujours..... Oh ! revoir pour toujours mon petit Félix !... Si c'était possible ? Car c'est trop horrible de penser que c'est lui, lui tout entier, mon cher petit, qui est là-bas dans ce Champ de Navets, où je n'aurai jamais assez d'argent pour acheter une concession, lui tout entier qui est là-bas dans cette boîte de sapin sur laquelle le fossoyeur tassait la terre en la piétinant avec ses souliers à clous... Oui, les âmes qui ne meurent pas, l'autre vie où l'on sera toujours heureux et qui ne finira jamais... Le bon Dieu qu'on a crucifié a promis tout cela aux pauvres gens. C'est dans son livre... Voyons, l'âme de mon petit Félix n'est pas morte ! Elle s'est envolée comme un oiseau vers ce bon Dieu qui aime tant les enfants et que j'ai vu — je me rappelle encore cette autre image — les attirant autour de sa robe blanche... Voilà ce qu'il faut croire, ce que je veux croire !... Comme j'étais bête, comme j'étais stupide, quand je disais que je ne prierais plus... Mais ce que je fais dans ce moment-ci, c'est une prière... Oh ! bonne Sainte Vierge, vous qui savez ce que souffre une mère qui a perdu son fils, et vous, cher enfant Jésus, qui ressemblez à mon pauvre petit, je vous prie et désormais je veux vous prier, partout, toujours, chez moi et dans vos églises, afin qu'après ma mort, bientôt, oh ! bientôt, n'est-ce pas ? je retrouve mon Félix auprès de vous deux et que vous me le montriez, comme pour me dire : « Allons, le voilà... Embrasse-le donc ! »

Depuis un moment, celle qui blasphémait tout à l'heure était tombée à genoux. Le visage dans les mains, elle priait avec la ferveur et la sincérité des cœurs simples. Elle pleurait toujours, l'inconsolable, mais ses larmes coulaient plus chaudes et moins amères ; et comme les prêtres avaient dit jadis devant elle que l'âme innocente de l'enfant va droit au ciel et que Dieu en fait un de ses anges, la pauvre mère croyait entendre, autour du berceau désert, un léger frissonnement d'ailes.

François Coppée.

ROME

Le *Corriere della Sera* a publié dans un de ses derniers numéros une information bien fantaisiste au sujet du discours prononcé par l'évêque de Montpellier à la séance de clôture du Congrès des jurisconsultes français à Rome.

Le vénérable prélat, saluant le Souverain Pontife du titre de Roi de la cité papale, avait ajouté que s'il n'avait pas prononcé ce mot, le matin, à l'audience du Vatican, dans son adresse au Saint-Père, c'était pour obéir à de hautes considérations de prudence et de réserve.

Là-dessus, le journal italien imagine que l'adresse lue par l'évêque avait été corrigée par le Vatican, que le mot de *Pape-Roi* y avait été effacé, que le Souverain Pontife avait blâmé l'évêque de Montpellier d'avoir prononcé ce mot à la clôture du Congrès, tout autant de choses qui n'existent que dans l'imagination féconde du journaliste.

Ce qui est certain, c'est que le Pape a fait au Congrès des jurisconsultes français et à son vénérable président l'accueil le plus paternel, qu'il a hautement loué l'œuvre à laquelle ils se dévouent et l'esprit dans lequel ils l'accomplissent.

Nous rappelons que c'est dans son numéro portant la date du 8 novembre que la Croix commencera la publication du feuilleton qui a obtenu le troisième prix au grand concours de romans organisé par la maison de la Bonne Presse :

LES INUTILES

PAR LA BARONNE DE P.

« Les inutiles », ce sont tous ceux qui se désintéressent de l'avenir de la patrie pour vivre dans un honteux égoïsme. Une jeune fille riche et douée de toutes les qualités, de toutes les grâces, s'est promis qu'elle n'épouserait jamais un « inutile », et cependant celui qui l'aime et qu'elle aime est un de ceux-là.

C'est l'éternelle lutte entre le sentiment et la volonté qui va se dérouler sur un terrain très moderne, entre des personnages et des péripéties que nous voyons chaque jour et qui, par conséquent, nous touchent de plus près et nous émeuvent davantage.

Nous n'en dirons pas davantage pour ne rien enlever aux émotions et au plaisir que procurera à nos lecteurs et à nos lectrices la lecture de notre nouveau feuilleton

LES INUTILES

A cette occasion nous offrons exceptionnellement aux abonnés nouveaux qui en feront la demande des abonnements d'« essai » de deux mois (novembre-décembre) au prix de 3 fr. 50.

LA TOUSSAINT

Fête très aimée du peuple chrétien parce qu'elle est très touchante.

Non seulement elle nous rappelle le souvenir des âmes du Purgatoire pour lesquelles c'est une très douce consolation de prier, mais elle nous fait contempler aussi, couronnés dans le ciel, ceux qui ont mérité l'éternel bonheur.

Au milieu des luttes et des tristesses, le chrétien se sent plus fort à cette vue et renouvelle en lui-même le courage nécessaire pour obtenir sa récompense et la faire obtenir à d'autres.

Prions les saints de nos familles, prions tous les saints de France avec ferveur en ce beau jour.

LA GUERRE AUX MORTS

Le maire de Troyes, M. Mony, a notifié officiellement à Mgr de Pélacot l'interdiction de la cérémonie et des prières solennelles pour les morts, qui se faisaient, jusqu'ici, au cimetière de la ville, le 2 novembre.

Ce *De Profundis* gênait la libre-pensée locale.

Dans le même pays, à Fontaine-Mâcon, la croix du cimetière avait été récemment enlevée en vertu d'une décision du Conseil municipal ; le maire, dit la *Croix de l'Aube*, a revendiqué le triste honneur d'avoir non seulement fait enlever l'insigne sacré, mais encore de l'avoir laissé profaner.

Cet exemple a déjà porté ses fruits, et, ces jours derniers, la croix placée sur une tombe a été, à son tour, renversée et même brisée.

Le Conseil de l'Ordre du Grand-Orient

ET LA SÉANCE DU 28 OCTOBRE

A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

A la fin de cette séance, désormais historique, deux députés francs-maçons, M. Réveillaud et M. Meslier, ont pris la parole pour déclarer qu'ils ignoraient les délations du G. O.

Nous ne mettons pas en doute la bonne foi de ces deux messieurs. Ils ignoraient tout, nous le croyons. Mais étaient-ils bien qualifiés pour parler et affirmer au nom du Conseil de l'Ordre tout entier ?

Examinons la chose.

A la Chambre, ils n'étaient pas les seuls membres du Conseil de l'Ordre. Outre le F∴ Lafferre, président de ce Conseil, qui a voté (des journaux ont dit depuis qu'il était malade), il y avait là les FF∴ Dubief, Girod, Massé, Rabier et Tavé qui s'y trouvent actuellement ; les FF∴ Hubbard et Viollette qui en ont fait partie de 1901 à 1903.

Pourquoi donc tous ceux-là n'ont-ils pas joint leur protestation à celles du F∴ Réveillaud, dont on se défiait peut-être, et du F∴ Meslier, tout nouvellement arrivé, puisqu'il a été élu au mois de septembre dernier ?

La vraie raison, c'est que plusieurs membres du Conseil de l'Ordre sont compris dans la liste vengeresse dressée par le vaillant M. Guyot de Villeneuve. Voici les noms que nous trouvons dans son discours et la date de leur élection (ils sont nommés pour trois ans) :

Les FF∴ Schwérer, notaire à Grenoble (1899) ; Bédarride, avocat à Marseille (1900 et 1904) ; Bernardin, juge de paix à Pont-à-Mousson (1902) ; Debierre, professeur à la Faculté de médecine de Lille (1902) ; Jeanvrot, conseiller à la Cour d'Angers (1903) ; Pasquier, commandant de la prison du Cherche-Midi (1903).

Voilà toujours bien six membres du Conseil de l'Ordre qui connaissaient cette correspondance puisqu'ils y répondaient !

Le Chercheur.

LE VICE-AMIRAL MALLARMÉ RESTE A SON POSTE

Brest, 31 octobre. — De notre correspondant :

Le vice-amiral Mallarmé est rentré hier soir à 7 heures. L'amiral refuse de faire connaître le résultat de ses entrevues avec le ministre de la Marine, mais je sais qu'il retire sa demande de mise en disponibilité et reste à son poste.

La fête de la Mutualité

La fête de la Fédération des Sociétés de secours mutuels de France a eu lieu, hier dimanche, au Trocadéro, sous la présidence de M. Loubet.

Des discours ont été prononcés par MM. Collin, Mabilleau et Lourties.

Le président de la République a parlé ensuite des succès de la Mutualité et s'est prononcé assez nettement pour le système de la liberté, contre le système obligatoire.

Sa phrase est singulièrement caractéristique de la situation piteusement effacée que lui impose M. Combes :

« M. Lourties rappelait tout à l'heure que je m'applique à remplir correctement mes fonctions et à observer la règle constitutionnelle. Jugez donc combien il m'est difficile de parler ici, en observant cette réserve, devant des ministres, des hommes d'Etat, des sociologues, dont certains projets d'assistance obligatoire me trouveraient devant eux pour les combattre avec énergie si je jouissais de ma liberté. »

Après cette réunion, les mutualistes ont banqueté à la Galerie des Machines. M. Loubet n'y assistait pas.

De nombreux toasts ont été portés ; et enfin un concert a terminé la fête.

LA BELLE FLAMBÉE

Un feu de cheminée s'est déclaré samedi au ministère de la Guerre. On assure que c'étaient les fiches infâmes qui brûlaient.

Si c'était vrai pourtant..... oh ! la belle flambée !

Les voyez-vous se tordre et s'anéantir dans les flammes, ces notes venimeuses de dénonciations et de calomnies fabriquées dans l'officine du Grand-Orient !

Voyez-vous ces taches ineffaçables de l'honneur des malheureux qui les ont bavées se volatiliser cependant dans un feu épurateur !

Voyez-vous ces barrières à l'avenir des meilleurs parmi les défenseurs de la France s'effondrer et se réduire en cendres !

Voyez-vous ce général qui se souille une dernière fois les mains à toucher ces fiches d'infamie pour les anéantir ! Le voyez-vous aussi insatiable de leur destruction qu'il fut attentif à leur consultation ! Le voyez-vous rechercher s'il en reste encore une qui ait échappé au brasier ! Au feu celle-ci, au feu celle-là, au feu toutes !... Le voyez-vous se demander avec angoisse : Et s'il en restait encore !

Voyez-vous ces officiers, contemplant la fumée qui s'épaissit ! Voyez-vous le rayonnement de leurs yeux !... C'est la justice qui leur apparaît, c'est l'espérance qui leur rentre au cœur ! C'est la réparation de demain qui sort de la fournaise !

Voyez-vous ces autres, les coupables ! Les voyez-vous, conscients enfin de leur dégradation ! Les voyez-vous, trouvant l'épaisse fumée trop légère ! Si les fiches écrites de leur main étaient oubliées dans l'incinération ! se disent-ils avec épouvante. Les malheureux !... leur nom serait-il donc flétri à jamais ! Et leur père le leur avait donné honorable, et ils ont des fils qui le portent !

La tare du nom !... maudite soit la Franc-Maçonnerie qui la leur imprima ! La tare est-elle donc indélébile ?.. Le feu ne l'efface-t-il pas ! Hélas ! tant que leurs camarades ne se seront pas relevés du coup par derrière qu'ils leur ont porté, la tare sera à leur front et les rongera... seules leurs victimes pourront l'effacer et la guérir dans un généreux pardon témoigné par une fraternelle étreinte !

Si c'était vrai pourtant, oh ! la belle flambée !...

Mais est-ce vrai ?

J. B.

Les documents de la délation

Le formidable dossier de la délation dont M. Guyot de Villeneuve n'a donné qu'un faible aperçu à la tribune de la Chambre ne contient lui-même, il est utile de le répéter, qu'une partie des documents de la délation mis en œuvre contre l'armée.

Il est possible que l'aveugle entêtement du ministre de la Guerre rende encore nécessaire une nouvelle séance comme celle de vendredi.

En effet, il ne suffit pas à la conscience publique révoltée, à la fierté nationale humiliée, il ne suffit pas pour les réparations nécessaires aux injustices commises que le général André fasse annoncer qu'il a brûlé les fiches abominables, que le capitaine Mollin quitte l'uniforme, que le commandant Pasquier quitte la prison du Cherche-Midi.

La complicité du ministre et celle du ministère sont trop intimement liées pour

FEUILLETON DU 1er NOVEMBRE 1904 — 31 —

JEAN-FRANÇOIS DE LAUBARDIS

— Je vous prierai en grâce de me mettre à la tête de ces dix braves.

— C'est ce que je comptais faire.

— Nous escaladerons la pente à pic qui conduit aux remparts ; nous nous hisserons sur le glacis et nous arborerons le drapeau de la France. A ce signal...

— Que compléterа un fanal allumé, car la nuit sera profonde, à la tête de mes hommes je monterai à l'assaut du fort.

— Dont nous vous éviterons d'enfoncer les portes.

— Inutile de vous recommander la prudence, dit le commandant de Laubardis en se séparant du sergent Vital.

Les choses se passèrent ainsi que l'avaient décidé le commandant et le sergent, seulement au moment où les dix volontaires arrivaient au pied du mur énorme qui soutenait le fort, une salve retentit, répétée par l'écho et le commandant de Laubardis, craignant pour les dix braves en péril, mit son chapeau au bout de son sabre, poussa le cri de ralliement des armées de France : « Vive la nation ! » et s'élança à l'assaut. Les volontaires s'étaient réfugiés dans un angle mort et attendaient le secours de leurs camarades ; quand ils les entendirent et qu'ils virent apparaître le commandant, ils se précipitèrent pour ne point abandonner à d'autres la place d'honneur. Des échelles furent dressées comme par enchantement, les volontaires cramponnés aux saillies des murailles, soutenus par leurs compagnons, atteignirent enfin la crête ; six étaient tombés pendant la rude escalade ; les quatre autres étaient blessés ; mais le sergent Vital, perdant son sang par deux blessures, tenait haut et ferme sur le parapet le drapeau aux trois couleurs.

Lorsque le commandant de Laubardis, maître du fort, revint sur ses pas, il trouva son sergent étendu à terre, comme couché dans le drapeau qui l'enveloppait de ses plis glorieux. Il ne donnait plus signe de vie et ses camarades hochèrent la tête en l'examinant.

— Le cœur bat, c'est tout ce que je puis dire, prononça gravement un vieux soldat dont l'uniforme n'était plus qu'une loque informe. Il s'est bien battu le petit sergent à figure de demoiselle, ajouta-t-il en manière d'oraison funèbre.

Jean-François fit relever le petit sergent ; mais les Français allaient si vite, sans bagages, sans approvisionnements, qu'ils ne pouvaient s'embarrasser de leurs blessés ; le sergent Vital fut évacué sur Trèves qu'occupaient une des nombreuses armées de la République.

Ce ne fut que bien des semaines plus tard, quand l'armée de Sambre-et-Meuse donna la main à celle de la Moselle, que le commandant de Laubardis put s'informer du sergent Vital et, profitant du repos accordé à l'armée, alla le voir.

Le frère d'Aimée était soigné comme l'avait été autrefois Jean-François dans la maison d'une femme charitable, et c'était à ses soins qu'il avait dû de ne pas succomber à ses blessures ; mais lorsque le commandant de Laubardis se rendit auprès de lui, il était encore si faible qu'il put à peine se dresser sur ses oreillers pour le recevoir.

— Lisez ceci, lui dit Jean-François, en lui tendant une large feuille de papier, au haut de laquelle on pouvait lire : « Au nom de la République une et indivisible ».

Sur cette feuille, l'ancien émigré vit quelque chose qui amena dans ses yeux de grosses larmes.

— Maintenant, je puis écrire à ma mère, rien ne demeure plus de l'émigré Vital de Saint-Vérain, il n'y a plus que le lieutenant Vital.

XXVI

Chef de la 23e demi-brigade

— Vital, êtes-vous satisfait ?

En faisant cette question du haut d'une redoute qui regardait vers les rives du Ponsata, le commandant de Laubardis indiquait du doigt dans la plaine les masses de l'armée autrichienne qui s'apprêtaient à balayer les douze cents hommes laissés par le général Bonaparte pour défendre une des passes les plus importantes des Apennins.

— Comment ne le serais-je pas, commandant, répondit le lieutenant à son chef ; nous venons de jurer à notre colonel que nous mourrons plutôt que de nous rendre ; ce sera certes un beau combat.

Les deux officiers restèrent sur le point culminant qu'ils occupaient au centre de la position. De là, ils pouvaient embrasser le paysage. La forteresse de Monte-Legnio, simple redoute de terre qu'entourait une palissade serrée de pieux solidement fichés dans le sol et rattachés entre eux, n'avait de force que sa situation. Posée sur une sorte de plateau qui se terminait à pic du côté du Piémont, elle ne pouvait être prise à revers, et l'escalade en était fort difficile. Elle n'était gardée que par une demi-brigade, mais son colonel avait compris que, Monte-Legnio pris, les Autrichiens tomberaient comme la foudre sur l'avant-garde française et la couperait du gros de l'armée. Résolu à se faire tuer à son poste, il avait réussi à faire entrer dans le cœur de ses hommes la même détermination.

— Un bonheur pour nous que Merlin de Thionville eût conservé quelque accointance avec les bureaux de la guerre, sans cela notre licenciement était chose faite.

— Et si facile pour moi qui n'ai que peu de temps de service, repartit le lieutenant Vital.

— Qu'ai-je donc moi-même ? dix-huit mois de plus que vous.

— Mais vous, vous êtes le héros de Jemmapes.

— Qui s'en souvient ? nous allons vite, si vite, mon cher Vital, depuis quelques années. Les Autrichiens, eux, vont sagement. Regardez-les, ils avancent sans arrêt, mais sans se presser. Qu'ils sont nombreux !

Le commandant de Laubardis jeta un coup d'œil autour de lui, et son visage, assombri une seconde par la constatation de la supériorité numérique de l'ennemi, se rasséréna promptement. Les hommes, des jeunes gens par l'âge, portaient sur leurs fronts bronzés la marque de tant de prouesses, leurs figures calmes respiraient une telle confiance en même temps qu'une énergie si grande qu'il murmura à l'oreille du frère d'Aimée :

— Ce ne sont pas les Autrichiens qui coucheront ce soir à Monte-Legnio.

En masses profondes, l'infanterie autrichienne commençait à gravir la pente sur le flanc de laquelle se trouvait la redoute.

Le commandant de Laubardis alla prendre sa place de bataille et le lieutenant Vital le suivit.

Un religieux silence régnait parmi les douze cents hommes qui allaient vendre chèrement leur vie.

L'atmosphère était d'une douceur sans pareille, du rivage embaumé de la Méditerranée montaient d'odorantes effluves, et le feuillage vert cendré des oliviers avait des tons délicieusement pâlis sous le soleil de printemps. Un décor merveilleux entourait ceux qui, dans quelques instants, s'entretueraient.

Soudain, une acclamation partit des rangs des Autrichiens : ils attaquaient le dernier repli de terrain qui leur restait avant d'être au pied de la redoute même. Immobiles, le doigt sur la gâchette de leurs fusils, les Français dédaignèrent de répondre, mais dès que la première ligne de l'infanterie de l'empereur François se montra, une décharge meurtrière la refoula. La seconde ligne prussienne, pressée par les suivantes, passa par-dessus les cadavres. De nouveau la redoute vomit la mort ; les Autrichiens, rompus, tournèrent sur eux-mêmes et se débandèrent.

Derrière la palissade, le commandant de Laubardis entendait les cris et les objurgations des officiers qui levaient leurs armes pour forcer les soldats à avancer ; mais leurs efforts furent vains et force leur fut de rétrograder.

Les hommes du colonel Rampon enlevèrent leurs chapeaux, déboutonnèrent leurs habits pour respirer plus librement, quelques-uns qui avaient reçu quelque balle égarée profitèrent de ce moment de répit pour essuyer le sang qui coulait de leurs plaies, se faire avec l'aide de leurs camarades un rapide pansement.

Trois quarts d'heure après la première attaque, les Autrichiens reparurent, sans démonstrations cette fois, sans hourra. Une rage froide semblait s'être emparée d'eux, une honte aussi ; ils savaient, par leurs espions, qu'une poignée d'hommes seulement leur barraient la route. Ils avançaient sans tirer un coup de fusil, la baïonnette au bout du canon.

— Laubardis ! appela le colonel, n'y a-t-il pas sur la droite un endroit faible ?

— Parfaitement, mon colonel ; mais j'y ai placé mes meilleurs grenadiers.

— Ces kaiserliche paraissent déterminés à ne faire de nous qu'une bouchée, mettez-vous à la tête de vos grenadiers et faites une petite diversion.

(*A suivre.*)

Jean Chartier.

(*Droits de traduction et de reproduction réservés.*)

MANUEL DE PROPAGANDE

DE LA « CROIX » QUOTIDIENNE

Une brochure in-12 de 32 pages avec couverture. Est envoyée gratuitement sur demande.

Ce *Manuel* s'adresse à tous les catholiques qui comprennent la nécessité d'une action vigoureuse par la presse et qui sont résolument décidés à implanter la *Croix* chez eux. Nos amis et nos Comités, déjà au courant de cette œuvre, y trouveront des indications nouvelles dont ils pourront faire leur profit.

Antres brochures de propagande de la presse envoyées gratuitement sur demande : *Le Journaliste apôtre. — Une organisation paroissiale de la Bonne Presse. — Léon XIII et la presse. — Histoire d'une résurrection. — Manuel général de propagande de la Bonne Presse.*